

FEUILLETON du CANADA

UN MYSTERE

LE COLONEL ET LE LIEUTENANT

(Suite)

— Vous ne buvez pas votre abinthe ? — Excusez-moi, mon cher camarade, vous savez que je suis encore au régime. — Je vous plains ; alors passez la-moi ; je ne crains pas d'avoir double ration. Lieutenant Robert tenez, vous me plaisez. D'abord, vous devez, comme moi, détester le colonel. Seulement, c'est dommage que vous ne soyez pas assez troupière ; mais cela viendra, surtout si vous voulez suivre mes conseils, et, pour commencer, je vais vous donner sur le-champ la preuve que vous m'allez à présent ; c'est pourquoi, bien que vous soyez mon cadet et de beaucoup je vous autorise à me tutoyer.

Robert s'empêcha de répondre à l'invitation de son supérieur, et siffla d'être bien certain qu'on ne viendrait pas l'enlever à Tours, il résolut de se mettre en route, sans retard pour le Poitou.

Comme s'il eût dû être récompensé aussitôt de cette bonne résolution, il reçut ce jour-là même, une lettre de sa mère, une lettre qu'il couvrit de baisers, ni plus ni moins que si elle eût été celle d'une amie adorée. C'est par l'entremise du maréchal des logis Bougnier que la lettre dont il s'agit lui parvint, et comme il l'interrogeait avec avidité, au sujet de cette lettre, ce dernier répondit avec une bonne foi manifeste :

— Vous me croirez si vous voulez, mon lieutenant, mais, sur ma parole de maréchal des logis ! je n'en sais pas plus que vous sur tout cela. C'est ma femme, ma chère Lucienne, qui m'a envoyé cette lettre pour vous, sans me dire de qui elle la tient ; même qu'elle ajoute dans son mot d'écrit, que si vous prenez de l'ennui au moulin ce qui est bien possible, vous pourriez aller faire un tour à Paris.

— Mais, mon pauvre Bougnier, reprit Robert, pour aller à Paris, il faut de l'argent, beaucoup d'argent, dit-on, et vous savez bien que j'en ai pas.

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon lieutenant, reprit le vieux maréchal des logis, on vous en trouvera, de l'argent.

— Qui donc m'en trouvera ? — Eh ma femme, pardine ! — Votre femme, Bougnier ! Je suis déjà son obligé de beaucoup et je ne veux pas accroître ma dette.

— Dame ! mon lieutenant, je répare seulement ce qu'on m'a chargé de vous dire. Le reste ne me regarde pas. Faut croire que ma femme a reçu de l'argent pour vous. De qui ? Je ignore.

Robert n'eût demandé pas davantage ; car il avait compris instinctivement que la proposition qui lui était faite ne pouvait émaner que d'une seule personne, de sa mère, et il commençait à se rendre compte d'une infinité de détails qui, bien souvent, avaient sollicité son attention comme autant d'énigmes, sans qu'il fût parvenu à les résoudre.

Cette madame Bougnier, qu'il se souvenait à peine d'avoir entrevue quelquefois dans les premières années de sa vie, avait été l'intermédiaire dévouée chargée de veiller sur lui, de pourvoir à son éducation et à tous ses besoins ; mais la main maternelle, bien qu'invisible, ne s'était jamais retirée de lui. Il était évident que tous les frais de son entretien et de l'instruction qu'il avait reçus au séminaire avaient été acquittés par les soins de cette mère inconnue, qui s'était révélée à lui dans le moment le plus solennel de son existence.

Seulement, par quels liens mystérieux une obscure paysanne du Poitou, fille d'un pauvre menuisier, et femme d'un vieux sous-officier de Hussards, pouvait-elle se trouver rattachée à la destinée d'une personne qui, par son éducation, par ses manières, sa mise même, appartenait évidemment à une toute autre classe de la société ?

Bien que Robert se fût engagé solennellement envers sa mère à ne jamais chercher à pénétrer le secret de sa naissance, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une émotion mêlée d'une satisfaction intime et profonde en pensant que la personne qu'il allait revoir possédait toute la confiance de cette mère idolâtrée, à peine entrevue par lui deux fois dans la vie, et qui n'avait voulu se montrer à ses yeux avec son véritable caractère qu'au moment où il pouvait être tenté de voir en elle

un ange, descendu du ciel, pour l'aider à franchir les portes du tombeau.

Toutes ces pensées fermentaient dans l'esprit de Robert pendant qu'il montait en diligence pour se rendre aux environs de Poitiers, dans cette partie nord-ouest de la province qui se rapproche à la fois, par Chinon et Richelieu, de l'Anjou et de la Touraine, et qui a le mieux gardé l'empreinte des pas du grand cardinal, Bougnier, qui était venu, comme on dit vulgairement, lui faire la conduite jusqu'à la diligence, il y avait encore des diligences dans ce temps-là, Bougnier aurait bien voulu l'accompagner dans ce voyage, mais, comme il avait obtenu un congé l'année précédente, il n'y faisait pas songer. Robert parut donc seul, muni de toutes les instructions nécessaires pour arriver à bon port au moulin.

Il avait bien une vague idée d'être venu là dans son enfance ; tout-fois le moulin, son emplacement, sa position topographique, et ses hôtes eux-mêmes, à l'exception de madame Bougnier, dont il avait reçu plusieurs fois la visite au parloir du séminaire, étaient comme perdus dans la brume des souvenirs du jeune officier. On se rappelle en effet que, à la suite d'une grave maladie, et sur l'avis même des médecins, Robert avait passé sans transition du séminaire au régiment, et que, à peine incorporé, il avait dû se rendre en Algérie, où il venait de séjourner pendant cinq ans.

Robert quitta la diligence, à l'endroit de la route qu'on lui avait indiqué, et, après s'être muni d'un guide chargé de porter à valise, il s'engagea d'un pas allégre dans les sentiers qui, à travers les prairies, conduisaient au moulin du père Delphin Pichard.

Alors il se fit dans le cerveau du jeune homme un véritable réveil, et il commença à se remémorer les divers accidents du site pittoresque qui se déroulait devant ses yeux.

Il pouvait être six heures du soir, lorsque Robert entra, avec son guide, dans ce lieu de paradis terrestre, où le silence n'était troublé que par le mugissement solennel des vaches paissant dans les hautes herbes et par le bruit lointain et cadencé de la meule du moulin qui semblait accompagner de son tic-tac joyeux les trilles des pins et des fayettes. Quel était alors l'objet des pensées du jeune lieutenant ? Il serait téméraire de rien préciser à cet égard.

Sans doute, il se plaisait à évoquer les jours de son enfance ; mais ces jours-là, on le sait, avaient été bien ternes, bien incolores ; sans doute aussi il allait trouver enfin au moulin une personne avec laquelle il pourrait causer quelquefois de sa mère, tout en respectant l'incognito qu'elle voulait garder vis-à-vis de lui ; mais quand on se trouve transporté dans un paradis terrestre et qu'on a vingt-deux ans, n'est-il pas permis de supposer qu'à ces préoccupations bien légitimes il vient s'en joindre d'autres, surtout alors que le fantôme d'une Eve quelconque plane à l'horizon ?

Au milieu de ces préoccupations, de ces rêveries, si l'on veut le bruit du pas d'un cheval se fit entendre à peu de distance, et Robert se réveillant comme en sursaut, porta ses regards devant lui, dans la direction d'où venait ce bruit.

Presque au même instant un cavalier, en costume militaire, campagnard et chaussé de grandes bottes à l'écuylée, passa sur le rebord du sentier où l'officier se trouvait engagé et, suivant l'usage traditionnel, aujourd'hui encore en vigueur dans les campagnes, il le salua très-poliment. Robert et adressa de la main à son guide un petit signe familièrement amical.

Cédant à un instinct de curiosité assez naturel en pareil cas, Robert ne put s'empêcher de rompre le silence qu'il avait gardé jusqu'alors vis-à-vis du paysan qui portait sa valise.

— Quel est donc, lui dit-il, ce monsieur qui vient de me saluer en pas-ant ? — C'est le médecin, bonnes gens, répondit le paysan en employant cet idiotisme poitevin qui, dans les vallées qu'arrosent la Vienne et la Clain comme dans tout l'intérieur du pays, semble vraiment le fond de la langue, et il ajouta : M'est avis qu'à cette heure le médecin revient du moulin.

— Le médecin ! Reprit Robert av cinglétude, il y a donc quelqu'un de malade au moulin ? — Est-ce que vous ne le savez pas ? c'est la meunière, bonnes gens ! Elle est peut-être bien morte à cette heure, da ! J'aurais dû le demander.

— La meunière ! s'écria Robert

en se frottant le front, la fille du père Delphin Pichard ! Mais est-ce possible ? elle a écrit à son mari il y a quatre ou cinq jours, à peine, et elle se portait alors à merveille. — Que voulez-vous, bonnes gens ! reprit sentencieusement le paysan, le bon Dieu ne prévient personne.

— Mais quelle est la maladie de cette pauvre femme ? — Ah ! dame ! mon bon monsieur, je ne savons pas ; on a parlé comme cela d'un transport de fièvre au cerveau.

Ah ! ciel ! murmura Robert atterré ; courons bien vite. Si je ne dois pas la retrouver vivante, je sens que je ne m'en consolerais jamais.

C'est qu'en effet, si fugitives, qu'eussent été ses relations avec cette femme dont le souvenir même était gravé dans sa mémoire d'une façon indistincte, Robert se rendait compte instinctivement qu'avec elle allait disparaître le seul intermédiaire sur lequel il pût compter après sa mère.

Sa mère ! Sa véritable, son unique amie, tout l'heure encore il était sur le point de l'oublier pour la fantôme charmant d'une jeune et jolie fille. La rencontre de ce médecin de campagne, la foudroyante nouvelle qui en avait été la suite, tout cela n'était-il pas un avertissement et peut-être une punition du ciel ? N'oublions pas que Robert avait été élevé dans un séminaire du Poitou et que son éducation, son caractère et toutes les circonstances de sa vie devaient le prédisposer singulièrement aux idées superstitieuses.

Quoi qu'il en soit, c'était en effet un lamentable spectacle qui l'attendait à son arrivée au moulin du père Delphin Pichard. La meunière, ainsi qu'on nommait la femme du maréchal des logis Bougnier, n'était pas morte ; mais, à la suite d'une congestion cérébrale, elle avait été frappée d'une attaque de paralysie. Ce mal terrible, en glaçant sa langue, avait anéanti chez elle l'intelligence et la mémoire. Aussi elle ne put qu'un regard va et se tona pour ce jeune officier dont elle parlait si souvent dans le passé et qu'elle se faisait une telle fête de revoir.

Après d'elle se tenaient, les yeux noyés de larmes, son père, le menuisier Delphin Pichard, vieux soldat du premier empire, et sa fille, unique fruit de son mariage avec le maréchal des logis Bougnier, une gentille brunette de dix-huit ans qui faisait alors, pour la première fois, sans doute, l'apprentissage d'un véritable chagrin.

Robert échangea avec ces braves gens u bien triste accolade. Le grand-père et sa petite fille ne pouvaient, au milieu de leur douleur, se laisser de le contempler avec une curiosité naïve. Son nom, ses actions de guerre avait retenti si souvent sous ce toit rustique, dont il était devenu l'idole, une idole jusqu'alors inconnue et par cela même encore plus vénérée !

Et p is c'était un officier, décoré, tout blanc-bec qu'il était, pour employer le langage militairement trivial du père Delphin Pichard. C'est-à-dire qu'il arrivait au moulin avec les deux aureoles qui, aujourd'hui encore, ont cons rvé le plus de prestige auprès des habitants de champs. Pourtant ni l'aéol, ni la jeune fille n'osaient ouvrir la bouche, paralysés qu'ils étaient à la fois par le, émotions auxquelles ils étaient en proie, et par le respect que leur insurrait incolonnairement leur hôte. A la fin, Lucienne, c'était le nom qu'avait reçu la jeune fille afin de la distinguer de sa mère, qui se nommait Lucienne, Lucienne s'écria :

— Grand-père, M. Robert doit avoir besoin de se reposer un peu. Veuillez-vous le conduire dans sa chambre ? Pendant ce temps-là, je resterai ici au chevet de ma pauvre maman. Vous n'oubliez pas de remettre à M. Robert ce qu'elle avait reçu pour lui ces jours derniers avant de tomber si malade.

Le père Delphin se mit en devoir d'accomplir le vœu de Lucienne, et bientôt Robert se vit installé, par les soins du vieux menuisier, dans une chambre assez propre que son avait à ménager du mieux qu'on avait pu ; puis le père Delphin-Pichard le laissa seul, non sans avoir préalablement remis entre ses mains une petite boîte cachetée de, ourve de toute souscription. Robert s'empressa de l'ouvrir.

(A Continuer)

CATARRH advertisement with image of a person and text describing the medicine.

Bryson, Graham & Cie. advertisement for fabrics and silks, including prices and contact information.

John Murphy & Co. advertisement for hats and gaiters, listing various styles and prices.

Advertisement for Parfums Ess. Oriza Solidifiés, mentioning L. Legendrand and the location in Ottawa.

PISO'S CURE FOR advertisement for a medicine to cure consumption.



Améliorations Locales

Text regarding local improvements and municipal matters in Ottawa.

Detailed text regarding municipal improvements, including street names and property details.

Text regarding property and municipal matters, mentioning streets like Theodora and Osgoode.

The E. B. EDDY Co. advertisement for doors, windows, and joinery, located in Hull.

Text regarding municipal matters and property improvements, including a list of streets and their respective owners.

Public notice or advertisement for John Murphy & Co. in Ottawa, mentioning various services and contact info.

Text regarding municipal matters and property improvements, including a list of streets and their respective owners.